

Lotte Ogiers, pzazz, 03.10.2023

***DEMONstratio*, Milø Slayers**

Les cubicules du diable

Dans *DEMONstratio*, le chorégraphe Milø Slayers prouve de manière intrigante et intelligente que l'histoire de l'art n'est pas exempte de déclarations racistes et que notre *zeitgeist* pense encore en boîtes. Il fait entrer trois interprètes noirs (Sophie Sénécaut, Eli Mathieu et Milka Kongi) dans un carré noir où ils respirent explicitement et semblent se préparer à un combat. Il devient vite évident que le carré noir n'est pas un espace sécurisé mais un trou noir où leurs corps prennent des formes monstrueuses.

Milø Slayers utilise ce simple carré noir pour une raison bien précise. L'avant-gardiste russe Kasimir Malevitch a peint ce qu'il a lui-même appelé un « point zéro » avec « Black Square » (1915). Alors que la tradition occidentale depuis la Renaissance était axée sur la représentation visuelle, Malevitch a opté pour une forme radicale dans laquelle le sentiment pur se voit attribuer toute l'éloquence. Il repousse toute expérience corporelle, selon le critique d'art américain Peter Schjeldahl.

À cet égard, il est intéressant de voir les corps des trois interprètes de *DEMONstratio* contraster et s'opposer à cette abstraction. C'est précisément grâce à cette expérience corporelle en direct qu'une couche supplémentaire de peinture est créée sur la surface noire, pour ainsi dire. Celle-ci ne peut plus rester bidimensionnelle. On se demande quels sentiments refoulés prendront vie.

Tout comme le « Carré noir » annonçait un nouvel avenir avec sa nouvelle imagerie, il a été d'autant plus choquant qu'un examen aux rayons X en 2015 a révélé que sous la surface noire se cachait l'inscription « Blacks fighting in a cave » (les Noirs se battent dans une grotte). Une déclaration aux accents racistes. Ce sont ces signes invisibles que Milø Slayers met en lumière dans *DEMONstratio*.

Les lumières du hall sont encore allumées lorsque Milka Kongi sort la première. Elle laisse tranquillement son regard errer sur le public. Elle nous absorbe tandis que le carré noir attend à côté d'elle. On regarde avec elle et on fait le même constat : quatre-vingt-dix-neuf pour cent du public est blanc. Forte de ce constat, ses seins nus la rendent encore plus vulnérable.

Lorsqu'elle entre sur la place, l'expression de son visage change, comme si cet avion affectait son identité. Elle fait des grimaces monstrueuses et vous regarde en plissant les yeux. Vous avez l'impression que les côtés de la place s'élèvent en murs de verre et vous regardez maintenant Milka Kongi comme si elle était emprisonnée dans votre désir d'exotisme. Malgré notre société multiculturelle, est-ce encore ainsi que nous nous regardons les uns les autres à partir d'un système de pigeonier bien ancré ?

Au fur et à mesure que Kongi s'avance sur la place, son souffle se fait entendre haut et fort. Son souffle compte pour deux et plus. Au début, on pense que le carré la laisse respirer librement, comme lorsqu'un nouveau langage visuel peut étouffer de vieux dogmes. Peu à peu, on pense le contraire : cet endroit est un vide. Chaque nouvelle respiration demande un effort dans cette cabine.

Sophie Sénécaut et Eli Mathieu se déplacent également à la cadence de leurs soupirs pendant leurs solos. Dans le cas de Sophie Sénécaut, il s'agit d'un tic-tac littéral de l'espace. Elle porte de longues chaussettes blanches Adidas pour monter, qu'elle enlève juste avant la surface noire. D'un orteil, elle tente de mesurer la température. Très brièvement, un souffle. La force d'absorption du carré noir la tire. Un pas et elle disparaît à nouveau.

Eli Mathieu se met la tête dans le cou et voit tout à l'envers alors qu'il se tient sur la place. L'expression de son visage n'est pas humaine tandis que sa respiration est rythmée. C'est ainsi qu'il découvre l'avion jusqu'à ce qu'il s'immobilise pour dire quelque chose. On voit sa bouche bouger, ses mains révéler un discours animé. On n'entend rien. Quand votre identité vous est enlevée par le cadre imposé dans lequel vous devez vous mouvoir, vous ne pouvez que crier dans le vide.

Selon les chercheurs qui ont découvert le texte caché de Kasimir Malevitch, ce dernier aurait emprunté cette phrase à l'œuvre satirique d'Alphonse Allais de 1897. Les mots véhiculent un préjugé lourd de sens sur l'agressivité des Noirs. Milø Slayers transforme cette pensée en un langage visuel par le biais du Krumping lié au hip-hop. Ce style de danse utilise le mime et la danse tribale et canalise l'agression dans ses mouvements. Ainsi, on voit Eli Mathieu boxer contre un partenaire d'entraînement invisible. Comme une respiration et une conversation sans bruit, les trois interprètes présentent ces positions de combat dans toutes sortes de variations au cours de *DEMONstratio*. Ils démontrent l'abstraction du carré noir et, en même temps, s'emparent de mots offensifs cachés par l'abstraction dans leur combat.

L'éclairagiste Luc Schaltin, quant à lui, peint avec la lumière. Tantôt la surface noire est bordée de lumières blanches éclatantes, tantôt des projecteurs sont dirigés vers les artistes. Tout est noir et blanc. Il n'y a pas d'échappatoire. C'est tout simplement impressionnant.

Cette efficacité minimaliste fait place à quelque chose de très différent dans l'avant-dernière partie de *DEMONstratio*. Les interprètes ont disparu. La surface noire a retrouvé sa forme pure. Du moins pour un temps. Soudain, on s'aperçoit que le noir commence à prendre vie. Grâce à la projection vidéo d'Ulysse Navarro et Geminay, le plan prend des dimensions supplémentaires. Un trou noir, à travers lequel semble vaguement scintiller l'échographie d'un embryon. Le point zéro de Malevitch ? Le noir effrayant se transforme en eau sombre, dans laquelle apparaissent des cercles.

C'est alors que les trois artistes entrent à nouveau en scène. Ils portent maintenant de longues robes et une capuche sur la tête. Ils marmonnent avec des voix déformées. On comprend peu à peu « Nous ouvrons l'œuvre ». Tous les trois côte à côte, ils ressemblent aux déesses de l'arrangement qui révèlent le destin de chacun par de vagues oracles. Elles révèlent ici la véritable nature du « Carré noir » de Malevitch, qui n'est pas du tout aussi apolitique qu'il n'y paraît à première vue.

« Slayers fait jaillir de l'abstrait une nouvelle physicalité qui veut se mouvoir librement sans forme imposée. »

Il n'y a plus un seul carré, mais plusieurs carrés. Les carrés se transforment en grilles dans la projection vidéo. Un labyrinthe de cabines dans lequel il est difficile pour les artistes de rester debout. Slayers étend ainsi son réquisitoire à tous les préjugés qui peuplent notre monde en mouvement.

Entre-temps, la place s'est stabilisée. Les trois artistes répètent leurs mouvements tout en parlant. Nous sommes démons. Monstres. On ment. Je. Te. Il. Nous », les interprètes jouent en bégayant et en balbutiant des sons. La scène dure trop longtemps parce qu'elle donne l'impression d'une duplicité. Après tout, les grilles de passage ont déjà véhiculé sans mot dire l'idée qu'il y a beaucoup de cubicules et de monstres médiocres.

Alors que la projection vidéo elle-même est très punitive, les techniques visuelles et auditives vous sortent de la pureté violente du noir et blanc. Slayers et ses interprètes vous rapprochent de la forme et de la norme dans leurs schémas de mouvements simples et récurrents et leurs expressions faciales puissantes, plutôt que lorsqu'ils marmonnent à l'intérieur du personnage et par le biais d'astuces modifiées qu'ils sont des monstres.

La technique crée une distance, dirait Walter Benjamin. Ou bien c'est une couleur supplémentaire qui obscurcit la pureté du point de vue du suprématisme de Malevitch.

Là où Malevitch obligeait le spectateur à renoncer à toute signification extérieure, Milø Slayers attend le contraire. Existe-t-il une objectivité pure ? Slayers fait jaillir de l'abstrait une nouvelle physicalité qui veut se mouvoir librement sans forme imposée. On entend enfin Sophie Sénécaut, Eli Mathieu et Milka Kongi respirer à nouveau. On les voit se battre. Ce ne sont pas des monstres, mais des personnes. C'est ce qu'on a envie de continuer à regarder.

(Traduit du néerlandais)